

Association Mont Saint-Quentin
Télégraphe de Chappe
57050 Le Ban Saint-Martin Moselle



Hier et Aujourd'hui

N° 41 Bulletin d'avril 2014

LE PREMIER CHAPPISTE MESSIN.

Revenons sur le Général Germain,
(voir pages 461 et 462 dans le précédent numéro
d'*Hier & Aujourd'hui*, n° 40.)

L'Académie Nationale de Metz, en la personne de son président, M. Baudoin Bugnet, lui a rendu un très vibrant hommage lors de la séance publique du 21 juin 1930.

Publié dans les « Mémoires de l'Académie Nationale de Metz, tome XI, 1930 », nous le reproduisons intégralement dans les pages qui suivent.

Avec leur aimable autorisation.

La rédaction.

MÉMOIRES
DE
L'ACADEMIE NATIONALE
DE METZ

CXI^e ANNEE - 5^e SÉRIE - TOME XI

1930



NANCY
SOCIETE D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
2, rue Rend-d'Anjou
1930



"AVEC LE SOUTIEN
FINANCIER DU CONSEIL
GÉNÉRAL DE LA
MOSELLE"



DISCOURS
DE
M. BAUDOUIN-BUGNET

Président de l'Académie

prononcé à la séance publique du 21 juin 1930

UN CŒUR MESSIN :

LE GÉNÉRAL EDMOND GERMAIN (1861-1929)

*Age quod agis.**

C'était en septembre 1923. La matinée était charmante et douce et nous devions, le général Germain et moi, au coin de la place de la République. Tout à coup ses sourcils se froncèrent, son regard étincela derrière son lorgnon et d'un ton brusque, en appuyant : « La situation est tendue au Maroc »

— « Vous avez des nouvelles ? » — « Oui, mon fils y est en ce moment; il fait colonne. C'est dur à tous points de vue », et après quelques secondes : « Il me tarde de le savoir hors de danger » — « Espérons que ce sera bientôt fini ». Nos mains se serrèrent et d'une allure pressée il se dirigea vers le boulevard Clemenceau, pendant que je le regardais s'éloigner. **Sous l'influence de l'émotion paternelle la transformation de cet homme, habituellement froid et réservé, avait été si complète, que mon âme avait immédiatement deviné la sienne et tressailli à son contact, et dès ce jour je l'aimai.**

Né à Metz le 1^{er} février 1861, Edmond Germain fut d'abord de 1868 à 1874 élève de la Maîtrise fondée par Mgr Dupont des Loges, passa ensuite à la Maison des étudiants, à Nancy, au lycée Louis-le-Grand, à Paris et entra à l'Ecole polytechnique en 1881. Deux années d'X et deux années d'Ecole d'Application l'amènerent à Versailles comme lieutenant du Génie en 1885, puis à Commercy comme capitaine en 1888. Envoyé à Toul l'année suivante, il y remplit les fonctions de capitaine instructeur jusqu'en décembre 1894, époque à laquelle il fut nommé adjoint au commandant Barré qui professait alors à l'Ecole de Fontainebleau la géographie avec une maîtrise incontestée. En 1901 il passait à Nancy, y était promu chef de Bataillon en mai 1906, et quelques mois plus tard désigné pour occuper un emploi de son grade au Ministère de la Guerre. Le 27 mai 1911 il était nommé chef du Génie à Paris, le 1 janvier 1912 promu lieutenant-colonel et envoyé aussitôt à Cherbourg pour y remplir les fonctions de directeur du Génie et le 8 février 1914 à Epinal pour y tenir le même emploi. Commandant du Génie de cette place à l'ouverture des hostilités, il était promu colonel le 1^{er} novembre

1914 et envoyé aux armées comme commandant du Génie du XXI^{ème} Corps. Le talent d'organisateur, dont il avait donné, au cours de la bataille de Verdun, des preuves si éclatantes, le faisait alors rappeler au Ministère où il séjourna à nouveau de juillet 1916 à février 1918, et il reçut le 20 décembre 1917 les étoiles de général de Brigade. Commandant le Génie de la 4^{ème} armée, il mérita, le 10 décembre 1918, du général Gouraud, une citation à l'ordre de cette armée. Le 7 août 1919 on l'envoyait à Besançon commander le Génie de la 7^{ème} Région, le 1^{er} février 1920, à Nancy, commander celui de la 20^{ème} Région, et c'est là qu'il était, le 21 juillet de la même année, promu Divisionnaire. En octobre 1921 il était appelé à Paris comme Inspecteur technique des travaux du Génie, membre du Comité technique de cette arme, de la Commission mixte des travaux publics, de la Commission d'Hygiène et d'Epidémiologie militaire, et, le 1^{er} février 1923 atteint par la limite d'âge, il était placé dans la section de Réserve des officiers généraux. En octobre 1915 il méritait une citation à l'ordre de la place d'Epinal et la croix de Guerre avec étoile ainsi que la rosette de la Légion d'honneur et le 16 juin 1920, il était commandeur. Il avait en outre reçu deux décorations étrangères, la rosette d'officier de l'Ordre de Léopold de Belgique le 20 décembre 1916 et, le 12 janvier 1921, le diplôme anglais de compagnon de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

Voilà n'est-il pas vrai, mes chers confrères, une bien longue énumération de dates, de grades et d'honneurs. Mais qu'est cela ? **Un cadre, une couverture, la reliure de cet ouvrage divin qu'est une vie humaine.** Si je ne vous ai fait grâce d'aucun des détails de cette reliure, c'est parce qu'elle est aux **Armes de France**, droite et élégante comme notre patrie. **Si belle qu'elle soit, le livre qu'elle recouvre est plus beau.** Ouvrons-le, si vous le voulez bien, et parcourons-en les meilleures pages.

Vers 1860, Metz est une ville animée à l'intérieur de ses remparts. C'est une garnison de choix. Des éta-

blissements d'instruction, nombreux et variés, y ont créé et y entretiennent une vie intellectuelle à laquelle, soit ces Ecoles mêmes, soit d'importantes administrations offrent des débouchés. L'école d'application de l'artillerie et du génie surtout y brille d'un vif éclat, et les nombreux professeurs qui, de ce centre vraiment scientifique, ont été occuper à Paris des chaires importantes, ont illustré la Sorbonne et l'institut, lui ont fait dans la France entière et plus loin encore une réputation justifiée. Elle entretient d'excellentes relations avec la Cour d'Appel, le Tribunal, toutes les autorités, toutes les administrations, tous les autres établissements d'instruction et les sociétés les plus diverses. Notre Compagnie se glorifie d'ouvrir ses rangs à ses maîtres les plus réputés. Enfin, comme le dit élégamment l'un de nos confrère dans son « Metz Ville d'art », en ce temps là « Les soirées succèdent aux soirées pendant tout l'hiver et l'aristocratie messine exquiseusement hospitalière, ouvre ses portes aux jeunes officiers de l'Ecole et aux magistrats impériaux ». Ces élèves ou leurs camarades de la garnison fréquentent aussi les cafés chics de l'époque, le café du Heaume, le café de Paris tout doré, 67, Place Saint-Louis, là où demeure M^{me} Germain qui voit tous les jours aller et venir cette jeunesse. Pourquoi donc son petit Edmond ne porterait-il pas, lui aussi, cet uniforme qui lui ouvrirait toutes les portes ? Son grand-père maternel était un maître dans la mécanique de précision. N'en aurait-il pas plus tard les aptitudes spéciales ? Elle n'a que cet enfant et peut se consacrer entièrement à lui. Elle le dirigera vers l'Ecole polytechnique et, pour cela, le confie de bonne heure aux soins éclairés de l'abbé Cordonnier, directeur de la Maîtrise, où Germain fait d'excellents débuts. Enfant soumis et attentif il réussissait en mathématiques; sa jolie voix de soprane faisait merveille et il apprenait facile-

ment la musique, qui lui plaisait. Ayant parcouru tout le cycle de la Maîtrise, il dut la quitter pourachever, à Nancy d'abord puis à Paris, ses études secondaires et préparer le concours de l'Ecole polytechnique. Il y entrat à 20 ans, et de plus en plus laborieux, se classait en sortant dans le génie. Deux années de Fontainebleau, trois années de régiment à Versailles et le voici de retour dans l'est, à Commercy. Ce n'est pas très loin de Metz assurément, là où habite sa mère, mais la frontière politique l'en sépare durement, et Germain aussi tendre qu'honnête ne pourra pas vivre seul. Il se marie donc le 18 juin 1889, avec M^{le} Pigeon, née à Metz elle aussi, qui lui apporte avec tout son coeur la douce et constante évocation du pays natal. Son enfance et son adolescence sont achevées, mais elles se sont déroulées dans le travail avec persévérence et ce premier effort de Germain vers le bien a abouti au plus enviable résultat !



Association Mont Saint-Quentin Télégraphe de Chappe

Comme il s'élançait à la vie ce jeune couple messin avec simplicité, avec ardeur : et comme elles furent chargées de tendresse ces quinze années qui se répartissent entre Toul, Fontainebleau et Nancy ! Il ne faut pas croire que Germain ait toujours été tel que nous l'avons connu en dernier lieu. Il fut jeune, vraiment jeune et le resta longtemps. Ecoutez ce que dit de lui à ce sujet le général Lepelletier, son camarade de collège au Lycée Louis-le-Grand, son camarade de promotion à l'Ecole polytechnique, son binôme à Fontainebleau et une année après encore. « Nous avons été, Edmond et moi, très mondains pendant les six et même sept années de vie en commun. Nous avons été tous les hivers dans les bals parisiens : Ministère, grandes Ecoles, etc. En aucune circonstance nous n'avons jamais eu l'ombre d'une discussion. Il avait un caractère charmant, et pour lui comme pour moi, cela a été un très gros regret quand nos carrières nous ont séparés et sa mort m'a plongé dans une très grande affliction ». Marié, il conservera ses goûts de sociabilité et dans ses garnisons successives, saura trouver quelques familles de choix avec lesquelles lui et les siens noueront d'agréables relations. De quelles attentions ce charmant officier ne devait-il pas combler sa jeune femme ; et comme on comprend qu'ils se soient empressés tous deux à construire ce rempart familial à l'abri duquel leur union pouvait défier le destin. N'est-ce pas en cela même qu'il était spécifiquement Messin ? Le chanoine Colin, dans la préface d'un album illustré de Metz, écrivait en 1896 « L'ardent amour que les Messins ont voué à leur cité ne vient-il pas de l'ensemble des circonstances, qui



ont fait de leur Metz une ville plus familiale que beaucoup d'autres ? Les places en étaient minuscules, les rues étroites où l'on se serrait volontiers pour jouir en commun d'une protection plus assurée ». Et, lorsqu'il y a quelques années Germain me disait avec expansion « Je suis famille » il me dévoilait dans cette expression, tout son passé, toutes les traditions qu'il avait maintenues et tout le bonheur qu'il avait goûté en y conformant sa conduite. Mais s'il était jeune et ardent, le devoir passait avant tout et jamais la vie de famille ne déborda si peu que ce fût sur la vie militaire dont il soignait les moindres détails. Alors qu'il était jeune lieutenant à Versailles il y avait eu pour camarade, le colonel Hoc, brillant Polytechnicien, qui s'exprime ainsi sur son compte. « Il s'était acquis très vite l'estime de ses chefs, l'amitié de ses camarades et la confiance de ses sapeurs. Il se familiarisa là avec le rôle militaire de l'officier du Génie, qu'il devait toujours associer au cours de sa carrière avec le rôle technique. Tel il était à Versailles, tel il fut à Toul comme capitaine instructeur, tel nous le verrons plus tard au cours de la guerre ». Appelé ensuite à Fontainebleau et adjoint comme professeur au commandant Barré qui enseignait la géographie à l'Ecole d'Application, il apprécie tout de suite la valeur des innovations apportées au cours par le titulaire, les fait siennes, et se donne pour tâche de les développer.

Il collabore ainsi à la publication d'une série d'al-



bums où la géographie militaire est présentée dans la forme la plus claire et la plus nouvelle, appuyée sur la géologie et ses rapports avec les formes du terrain. Mais ces succès scientifiques et pédagogiques ne faisaient pas oublier à Germain sa famille, et la Lorraine l'attirait.

C'est alors qu'en 1901, le général Chevalier, chef du Génie à Nancy, cherchant un capitaine pour compléter son cadre d'officiers, fut avisé par le commandant Barré du désir de son adjoint de retourner dans l'est et fit venir Germain. « Dès son arrivée, dit le général Chevalier, je ne tardai pas à me rendre compte que les excellents renseignements fournis à son sujet par le commandant Barré étaient fondés et je reconnus bientôt toute la valeur du capitaine Germain, officier sérieux, très intelligent, entièrement appliqué à ses devoirs, d'un dévouement absolu, ardent au travail et ayant une grande compétence technique ; c'était en même temps un homme d'une éducation parfaite, de manières distinguées et un père de famille mo-

dèle.

En résumé, un officier de grande valeur et un homme

des plus sympathiques... Je lui confiai bientôt la direction du chantier de construction du nouvel Hôpital dont il conduisit les travaux avec une réelle maîtrise». « Il sut, dit d'autre part le colonel Hoc (à propos de ce travail de longue haleine), dans la façade principale de l'hôpital, rompre heureusement avec certains aspects monotones qu'on remarque trop souvent dans les édifices militaires. Pour arriver à ce résultat, il avait, comme souvent par la suite, recherché la collaboration appropriée à la réalisation de ses vues personnelles et n'avait pas hésité à recourir aux conseils d'un architecte de talent. Il a réalisé ainsi l'œuvre qui convenait dans la ville de goût qu'est Nancy ». Arrêtons une seconde ce récit pour dégager de ce qui précède une première ébauche de notre regretté confrère. Intelligence appliquée directement à la vie, à l'utile. Un hôpital est fait pour recevoir et soigner des malades. On apportera donc et d'abord dans les dispositions et distributions intérieures toutes les commodités et perfection-

nements possibles. « Au dire des chirurgiens et des médecins, déclarera plus tard publiquement le général Berthélémy, cet hôpital est un des tout premiers de France les mieux agencés et les mieux compris ». Mais un hôpital est aussi un édifice, qui attirera les regards : et comme Germain avait le cœur délicat et était artiste, cette maison de la charité et de la douleur sera parée de quelques ornements sobres et élégants qui la rendront accueillante à ses hôtes futurs et intéressante à regarder, même pour le simple passant. N'est-elle pas vraiment séduisante et belle cette âme que nous laisse entrevoir ce détail rapporté par le colonel Hoc ? Faisant abnégation d'elle-même et modeste, elle incline alors Germain devant celui à qui il croit reconnaître une compétence supérieure à la sienne, comme plus tard, au cours de la guerre, elle le fera se donner tout entier aux besognes les plus obscures, mais les plus utiles pour assurer le succès et le triomphe de tous ceux qui ont besoin de lui. *Age quod agis.*

Entre temps le général Chevalier avait été appelé au Ministère de la guerre à Paris pour y remplir les fonctions de Chef du bureau du matériel à la Direction du Génie, et en cette qualité s'occupa des travaux de défense des frontières et spécialement de ceux qui concernaient les quatre grandes places de l'Est.

Il lui fallait donc des collaborateurs de premier ordre et c'est à Germain qu'il pensa en 1906 lorsqu'il eut besoin d'un chef de bataillon « Grâce à l'appui énergique du général Joffre, dit-il, j'obtins sa désignation pour ce poste, naturellement très recherché à cause des perspectives d'avancement qu'il offrait pour l'avenir du titulaire, et je n'eus encore qu'à me louer entièrement du choix que j'avais fait dans la circonstance ».

Pendant que Germain commandait à Paris la chefferie Nord, il solutionna dans un temps relativement court de nombreuses et délicates affaires, et, ajoute le général Berthélémy alors sous ses ordres « je puis témoigner qu'il était non seulement un chef éminent, mais un homme d'une rare bonté sachant se faire aimer de tous ses subordonnés ».

A Cherbourg il est ensuite l'objet des appréciations les plus élogieuses. En 1914, le général Chevalier proposa au Ministère sa désignation comme directeur du Génie de la place d'Epinal, et c'est dans ce poste de première importance militaire, où il pouvait donner toute sa mesure, que le trouva la guerre.

La mobilisation le fit Commandant du génie de la place et, en agrandissant son rôle qui comportera toute la partie technique de l'organisation défensive des positions en avant des forts et entre eux, le rendra en même temps très délicat, car les travaux doivent s'effectuer sous les ordres des généraux commandant les secteurs. « Germain, dit le colonel Roc, bientôt colo-



nel se montra dès les premiers jours un chef. Ceux qui ont servi alors sous ses ordres se souviennent du réconfort qu'au milieu des anxiétés de l'époque ils éprouvaient, en assistant tous les deux jours aux réunions qu'il avait prescrites à ses chefs de service, une vingtaine environ. Là s'exerçait son action personnelle et se réalisait l'unité de vues avec la coordination des efforts dans ce service dispersé sur 60 kilomètres carrés. Chacun à tour de rôle rendait compte au Colonel, recevait de lui un ordre ou un conseil, puis il donnait connaissance des ordres et des renseignements généraux et les commentait. **Rien n'était oublié et pour en témoigner ici par un détail insignifiant, chacun emportait l'heure exacte fournie par le chef du service télégraphique.** On le retrouvait ensuite successivement dans chaque secteur, se faisant montrer les réalisations obtenues, étudiant, sur place les problèmes à résoudre, suggérant au Commandement les solutions.

Fréquemment il se rendait sur les positions de la Rive gauche de la Meurthe, de Sainte-Barbe à Domptéil et Saint-Pierremont, où se livrait à ce moment une bataille violente et prolongée ».

« Il en rapportait un sens pratique de la guerre, chaque jour plus développé et des renseignements aussitôt utilisés pour la préparation de la défense de la place d'Epinal. Ses intimes seuls pouvaient soupçonner, sous la décision et la tranquillité d'esprit du chef, les préoccupations du père de famille qui restait parfois longtemps sans nouvelles de ses deux fils, le polytechnicien et l'étudiant en médecine mobilisés, et qui avait envoyé à Rouen la mère et les autres enfants. De longs mois d'attente s'écoulèrent.

Germain en profita pour développer à Epinal une fabrication intensive de grenades et de matériel de toute nature pour le front et maintenir en haleine son personnel. Le haut Commandement s'étant alors décidé à déployer le groupement défensif d'Epinal sur la crête des Vosges, en arrière des troupes qui combattaient dans les vallées d'Alsace, ce fut encore Germain qui, sous les ordres du général Mauger fut chargé d'organiser une sérieuse ligne de positions défensives du Rheinkopf jusqu'au Bonhomme et à Saint-Dié.

Là encore, et souvent sous les bombardements des positions qu'il visitait, il fut l'organisateur prévoyant et l'animateur infatigable. Au total, pendant cette première année de la guerre, si notre Colonel n'avait pu faire comme la majeure partie des armées, qu'œuvre seulement défensive, il avait formé à son exemple et trempé des officiers et des hommes pour la suite de la guerre. Il laissait enfin dans ce vaste secteur du Nord-Est des Vosges, un ensemble de positions si solides que, jusqu'au bout, le Commandement eut toute tranquillité d'esprit de ce côté, et put y réduire

les effectifs au minimum pour en utiliser ailleurs le surplus ».

C'est maintenant le général Connétable, camarade de lieutenance à Versailles, camarade de famille et d'intimité à Fontainebleau, où ils se retrouvaient en 1894, tous deux mariés depuis cinq ans avec leurs jeunes enfants, camarade de guerre, enfin en 1914 et 1915. Ecoutez le : « Je tiens seulement à dire que, lorsque j'exerçais provisoirement le commandement du Génie de l'armée des Vosges, Germain m'a rendu tellelement de services en mettant à ma disposition tout ce qu'il pouvait comme personnel et matériel de la place d'Epinal, allant souvent au devant de mes désirs et ceux de mon Général, que mon rôle d'organisateur des services du génie de l'armée en a été considérablement simplifié et que je ne saurais jamais lui en être assez reconnaissant ».

Pendant qu'il dépensait ainsi pour son pays, ses forces et son intelligence, des épreuves plus directes et personnelles ne lui étaient pas épargnées. Elles ne lui étaient qu'une occasion nouvelle d'ouvrir plus largement son cœur « Il me donna, raconte notre frère Mangeot, une marque touchante de son amitié lorsque, en pleine guerre, venu en permission à Paris pour enterrer un de ses enfants, un garçon de dix ans, il déroba aux quelques heures qu'il pouvait consacrer à sa famille le temps de venir me voir à l'hôpital où j'étais soigné ».

En 1915 et au début de 1916 il était à Verdun, mais en juin 1916 était rappelé au Ministère où ses capacités spéciales étaient nécessaires. Les besoins des armées en matériel, munitions, et approvisionnements de tous genres augmentaient sans cesse dépassant toutes prévisions. Seuls des cerveaux comme celui de Germain et des volontés inflexibles comme la sienne pouvaient soutenir l'effort indispensable.

Ne comptant ni son temps, ni sa peine, il pourvut à tout et réussit si bien, qu'en 1917, au départ du général Chevalier, son chef, il fut nommé adjoint à son successeur et peu après recevait les étoiles. En février 1918, il prenait le commandement du génie de la quatrième armée, l'armée Gouraud, en Champagne. Quel Français n'avait à cette date les plus graves préoccupations ?

Germain, notamment souffrait dans ses affections les plus anciennes. Sa mère était restée à Metz, et il n'en avait plus que de rares nouvelles. Elle demeurait bien à la Sainte-Famille, à Montigny, où elle était l'objet des soins d'un de nos frères, mais comme elle ne savait pas un mot d'allemand, son fils craignait constamment pour elle. La mort de son oncle maternel, le chanoine Villeumier l'avait aussi touché profondément. « Mais, nous dit encore le colonel Hoc qui se retrouvait sous ses ordres, rien ne paraissait de ces soucis à l'heure où le général présidait la table de ses

officiers, tous pénétrés de son moral et de son ardeur réfléchie. Dans cette armée Gouraud, modèle de coordination, il avait beaucoup aidé pour son compte à la cohésion générale, et établi excellement les liaisons entre ses services et l'état-major. Aussi la grande offensive qui commença à la fin de juillet, trouva prêts le matériel et le personnel du génie.

Germain avait prévu les destructions que les Allemands accumuleraient sur les routes pour ralentir la poursuite. Il avait poussé l'approvisionnement et la fabrication des matériaux de réparation à un degré qui surprenait certains. Bien entendu après avoir préparé, le chef surveillait activement l'exécution.

Chaque jour, il partait vers l'avant, retardé pendant de longues heures par les embouteillages des routes mais en consacrant de plus longues à une inspection minutieuse des travaux. Un jour de cette période, sur une position bien en vue et « assez marmitee » suivant l'expression des poilus, un de ceux-ci, vieux territorial lui dit : « Mon Général est-ce bien la place d'un père de trois enfants ? » Et le Général de répondre avec bonhomie « Mon ami, j'en ai six. Il y a de la bonne besogne ici pour deux »

Et tous, Germain en tête, de besogner sans arrêt jusqu'à l'armistice. Nos troupes allaient rentrer à Metz. Profitant du remue-ménage du moment, Germain quittant son poste d'Ottrott, accourrait à Montigny par des chemins détournés bien connus de lui et passait à la Sainte-Famille, avec sa mère toute une journée. Il était temps, car il ne devait plus la revoir que peu après pour lui fermer les yeux. C'est, de toutes ces quatre années si remplies, le seul fait le concernant qu'il m'a raconté, et j'en suis sûr, et bien qu'il m'en parlât en souriant, c'est parce qu'il ne le considérait pas comme pouvant s'en vanter, mais au contraire comme une légère infraction à la discipline, que seul avait pu lui faire commettre l'amour filial.

Le 10 décembre 1918, l'ordre général n° 1500 de la quatrième armée précisait ainsi la part importante qui lui revenait dans le succès de notre dernière offensive.

« Général de brigade Germain, commandant le Génie de la quatrième armée. Officier général joignant à une haute valeur technique une grande activité et un beau dévouement. A dirigé remarquablement le service du génie de la quatrième armée, dans la bataille défensive du 15 juillet 1918, puis dans l'offensive du 26 septembre qui a mené nos troupes victorieuses jusqu'à Mézières et Sedan. Grâce à l'impulsion qu'il a su donner à tous les éléments de son Commandement, grâce à la création de nombreux ateliers et à une intelligente mise à profit des ressources locales, a assuré en temps voulu la fourniture d'un matériel considérable, puis sa mise en oeuvre ; a notamment réalisé dans le minimum de temps, la cons-

truction de ponts et de passages de toute nature pour la traversée de l'Aisne et du canal des Ardennes. — Le Général commandant la quatrième armée, Gouraud ».

La paix signée il allait commander à Besançon, puis à Nancy où il était promu divisionnaire. En 1921, il était appelé à Paris. Jusqu'à son passage au cadre de réserve, il y occupera, comme l'écrit excellement le général Chevalier « *Sans bruit inutile, avec sa belle modestie*, les hauts emplois qui lui étaient confiés ». Mais la période héroïque était close pour lui et s'était achevée sur la douleur de la mort de sa mère que ne pouvait atténuer la satisfaction de la justice qui lui était rendue. Une fois de plus : *Age quod agis*.

« Modeste par excellence, écrivait en 1922, le colonel Braconnier, appliqué à cacher sa science, ses services et son mérite, c'était un époux et un père de famille modèle qui avait remarquablement élevé ses six enfants et mérité partout où il avait passé l'estime profonde de ses chefs et de ses égaux; le respect et l'affection de ses subordonnés ».

Tel était le Messin qui au début de 1923 rentrait définitivement dans sa ville natale avec tous les siens pour s'y replanter et y pousser de nouvelles racines. La reprise était-elle certaine ? Il ne s'en occupait guère, faisant d'abord lui-même tout ce qu'il pouvait pour l'assurer. Le fil qui le rattachait à Metz était pourtant bien aminci. Ses parents avaient quitté leur ville en 1873, le laissant pendant ses années de Maîtrise, aux soins de sa grand-mère, place Saint-Louis, et l'avaient après suivi jusqu'à Paris. En 1881, ils étaient rentrés à Metz où ils avaient des intérêts. Son père était mort en juillet 1892.

Sa mère avait acheté à Chazelles une propriété où pendant quelques années le jeune ménage venait passer quelque temps. Germain lui-même n'y séjournait que les trois jours réglementaires, sauf une ou deux fois, où en se cachant, il arriva à prolonger ces courtes visites.

Les difficultés augmentèrent. M^{me} Germain mère, abandonna Chazelles pour la rue Royale d'abord, puis pour la Sainte-Famille à Montigny, où elle passa toute la guerre et mourut en février 1919. Jusqu'en 1912, c'était elle qui allait voir ses enfants et leur apportait des nouvelles de Metz qu'ils n'avaient pas revue depuis 1900.

La plupart des familles bourgeoises avaient peu à peu quitté la ville et depuis vingt ans celle-ci n'y connaît pour ainsi dire plus personne. Mais l'ingénieur Germain était venu à bout de reconstructions plus difficiles. Il choisit dans le nouveau Metz, avec sa sûreté de goût ordinaire, une maison. En 1922, il entre dans notre Compagnie.

En 1923 le groupe de l'X de la Moselle s'étant constitué, il en est bientôt élu président. La fonda-

tion Carnegie, qui s'étend jusqu'ici, le choisit pour son premier délégué. D'autre part il s'inscrit à la Société des anciens élèves de la Maîtrise et, bien entendu dès son premier retour, apporte à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de sa paroisse, l'ardeur de sa charité. C'est ici qu'il marie plusieurs de ses enfants et ses enfants et petits-enfants s'inscrivent sur les registres de Chazelle, de Saint-Martin, de Saint-Simon.

Si les remparts existaient encore, il pourrait croire qu'il n'a jamais quitté sa ville natale; mais la ceinture de Metz a été dénouée une fois pour toutes et la ville déborde. Les talus gazonnés de l'ancien rempart Serpenoise sur lesquels il jouait, enfant, au sortir de la maîtrise, la porte Saint-Thiébault, le rempart qui suit tout ce décor d'autrefois n'est plus qu'un souvenir.

Ce souvenir est doux soit, mais si Germain l'évoque devant moi, s'il me le décrit avec l'émotion cachée inévitable, il ne s'y attarde pas, parce que réaliste il aime la vie, et que la vie qu'il a contribué à créer l'appelle encore. Son intelligence et son cœur ouverts aux idées nouvelles ont compris l'importance de ce que l'on appelle la fondation Carnegie, et il parcourt sans se lasser les régions où il peut répandre les bienfaits du philanthrope américain. Toutefois cela est purement moderne et, traditionaliste par goût, il se donne surtout à tout ce qui peut rattacher le passé au présent, entretenir le culte français dans lequel il a vécu et lui amener de nouveaux fidèles qui le perpétueront.

C'est ainsi qu'il est redevenu le Germain mondain dont nous a parlé son ami Lepelletier, que le bridge n'a pas de secrets pour lui, et qu'il manifeste une joie particulière à recevoir ses camarades de l'X à son tour. Il est si heureux de se retrouver en famille, chez lui, dans sa ville, qu'il fait appel pour exprimer son bonheur, à l'art magique seul capable de l'extérioriser discrètement, à la musique, et refait quelquefois sa partie dans un quatuor.

Tout cela cependant n'est qu'un divertissement, L'action véritable, l'œuvre à laquelle il se donne tout entier, c'est notre Académie Nationale de Metz et ce dont il a souci c'est de la vie et du perfectionnement de notre Compagnie. Profondément convaincu qu'elle pouvait exercer la meilleure influence française et entretenir, des traditions messines, celles qui méritaient d'être conservées, il s'en fit dès le début le serviteur dévoué. Avec quelle unanimité nous l'eussions choisi pour Président ! La guerre avait malheureusement laissé des traces profondes dans son organisme et une altération assez particulière de l'ouïe notamment l'empêchait de présider des séances.

Ne pouvant nous rendre ce service, il s'offrit par contre à être trésorier, et vous savez avec quelle virtuo-

sité, quelle maîtrise, il s'acquitta de ses fonctions. Vous vous rappelez comment un jour il nous déclara nettement qu'il ne restait plus en caisse de quoi payer les impressions de nos mémoires. Vous vous rappelez aussi comment quelque temps après il nous donnait lecture d'un admirable travail de comptabilité dans lequel était étudiée dans tous ses détails notre situation financière miraculeusement rétablie.

Ah comme il était Messin ce jour-là ! Ne m'en veuillez pas de cette réflexion. C'est la seule malice que je me permettrai parce que, lorsque je la lui avais faite à lui-même, il avait souri, et n'avait pas dit non. C'est lui qui nous a trouvé le local nécessaire et nous y a installés. Plus encore qu'à son talent de manier les chiffres, c'est à sa bonté, à sa droiture, à sa connaissance des caractères, à sa volonté d'union, aux efforts qu'il faisait dans ce sens et à l'adresse qu'il déployait pour maintenir la concorde, que va notre profonde reconnaissance. Son rôle à ce point de vue ne sera jamais assez mis en relief; et rendu à la vie civile, c'est surtout envers notre Compagnie que son dévouement fut sans limite. *Age quod agis.*

Le général Chevalier termine la notice qu'il m'avait adressée sur Germain et à laquelle j'ai fait de si larges emprunts par ces mots : « cet officier, doué des plus hautes qualités militaires, qui était en même temps un homme d'une valeur morale vraiment exceptionnelle ». Où donc notre ami l'avait-il acquise ? Fils d'une mère très intelligente, très distinguée, il avait pour père un homme excellent, plein de bon sens, au caractère particulièrement conciliant et de chacun avait retenu le meilleur. Un cousin de son père, le chanoine Germain, était secrétaire particulier de Mgr Dupont des Loges et quand il mourut relativement jeune, ce fut le chanoine Willeumier, frère de sa mère et intelligent comme elle, qui lui succéda auprès de l'évêque.

La maîtrise était une fondation de Mgr Dupont des Loges et celui-ci s'intéressa toujours à la carrière de notre frère qui avait pour lui une véritable vénération. L'âme de Germain était profondément religieuse, et à la Maison des étudiants, à Nancy, il avait rencontré un prêtre qui suscita parmi les jeunes gens plusieurs vocations. Il ne put pas ne pas en subir l'influence, et sa mère craignit même pendant quelque temps qu'il ne songeât lui aussi à quitter le monde. Fondée sur de telles assises sa vie morale put s'élever sans cesse parce que la foi, son principe vital, grandissait elle aussi avec le temps, avec les épreuves. Elle était d'autant plus solide en outre qu'elle ne se prodiguait point dans des manifestations extérieures. La vie chrétienne de Germain, toute intérieure, enrichissait donc constamment son âme.

D'autre part la vie militaire bien comprise est faite pour hausser les coeurs. Quoi d'étonnant que, sous

cette double poussée, celui de Germain ait atteint les sommets. C'est donc, et à coup sûr, sa foi chrétienne, appliquée à tous les détails de son activité qui donne à cette âme une valeur exceptionnelle : et c'est pour le bien marquer que j'ai tenu à ponctuer de cette formule, *age quod agis*, les phases principales de sa vie. Je savais en effet que ces trois mots latins, qu'on dirait échappés des lèvres dures de Caton, lorsque brutaux et positifs ils sont prononcés isolément, prennent un tout autre aspect dans la phrase à laquelle ils appartiennent, phrase qui n'est qu'un élan magnifique vers l'idéal divin.

Enfant je les avais entendus résonner à mes oreilles, menaçants pour mon insouciance. Homme fait je les ai découverts par hasard, un jour où je feuilletais l'*Imitation* : et l'année dernière, au moment où j'étais tout entier à celui que nous pleurions, ils ont surgi du fond de ma mémoire et se sont imposés comme un symbole...

Nous lisons en effet au « *De Imitatione Christi* », livre III, chapitre 47, No 2, cette phrase : « *Age quod agis, fideliter labora in vinea mea, ego ero merces tua* ». Ce que en français « l'*Eternelle consolation* » d'abord et plus tard notre vieux Corneille rendent ainsi : « *Fay loyalement ce que tu fais, labeure en ma vigne et je ferai ton loier* ».

*Applique à me servir une assiduité
Qui de ce que tu dois jamais ne se dispense
Travaille dans ma vigne avec fidélité
Et je serai moi-même enfin ta récompense.*

N'est-elle pas dans ces quelques phrases résumée entièrement la vie de Germain ? Petit garçon, messin, collégien, polytechnicien, officier, père de famille, de bonne heure et jusqu'à la fin, il se donnait tout entier à ses tâches successives extérieures et humaines, cependant que le germe spirituel déposé au berceau dans son âme s'y conservait, la nourrissant si bien que cette âme se développait et se purifiait sans interruption au fil de la vie. Au jour fixé, ayant atteint son apogée, elle se débarrassait d'une enveloppe matérielle désormais inutile et allait recevoir la récompense promise, que simple et confiante, elle avait toujours espérée. Il le méritait d'ailleurs si bien ce prix immortel, notre ami Germain : non seulement pour tant d'efforts et de travaux, mais plus encore parce que tout ce qu'il avait fait, il l'avait accompli sans bruit inutile avec sa belle modestie !

Cette modestie avait frappé tout le monde, au régiment, au Ministère, sur le front, à l'Académie, partout. Son ami de jeunesse Lepelletier n'en fait pourtant pas mention au début de leurs relations. Il ne parle que de leur confiance réciproque, de l'hospitalité toute familiale que Germain recevait chez ses propres parents, comme de l'accueil exceptionnel que lui faisaient à lui les parents de Germain. C'est qu'à

cette époque Germain n'était qu'un pur Messin fraîchement débarqué à Paris, pour lequel rien ne surpassait le bonheur de l'abandon avec cet ami sûr, devant lequel il pouvait être humble tout à son aise. Il comprit très vite, que la vertu d'humilité, qui lui était naturelle et qu'il entretenait soigneusement, ne se portait pas dans le monde, à découvert, pas plus que de gros souliers dans un bal ; et pendant qu'il acquérait les manières aisées et élégantes des salons parisiens de cette époque, son humilité s'abritait, pour durer, sous la modestie qui n'est pas autre chose que le déguisement mondain de cette si haute vertu. N'oubliions pas qu'il passa vingt années, de 1894 à 1914, dans cette Ile-de-France, centre légendaire de l'esprit et de la courtoisie et qu'il n'est pas surprenant qu'il en ait adopté les meilleures façons. Si sa modestie frappait chaque jour davantage, c'est qu'elle était le caractère dominant de la distinction de ce galant homme, parfaitement bien élevé, et parfaitement chrétien.

A la fin de 1928 sa santé s'altéra. Lui qui traversait Metz à une allure de chasseur à pied commença à marcher difficilement, et ses visites à l'Académie, presque quotidiennes, s'espacèrent puis cessèrent tout à fait. Il ne put assister à notre séance publique de l'an dernier, se trouvant alors aux eaux de Bains-les-Bains qui lui avaient été conseillées.

A son retour, nous le revîmes rafraîchi pour ainsi dire, mais affaibli physiquement, et ses forces ne devaient plus revenir. Aussi minutieux et ordonné dans sa vie intérieure et spirituelle que dans tout le reste, ses pratiques religieuses étaient régulières.

Depuis longtemps il avait prié un de nos confrères d'être son directeur de conscience, et s'acquittait avec ponctualité de ses devoirs religieux. Lorsque la faiblesse physique l'empêcha de se déplacer, son confesseur alla chez lui. « Il me recevait dans son bureau, écrit celui-ci, et je le trouvais toujours alerte et bien disposé, ne se plaignant jamais de la maladie qui préoccupait son entourage... »

Il reçut les derniers sacrements avec une très grande ferveur, sans manifester d'autres sentiments que sa confiance en Dieu..., conserva sa lucidité jusqu'au bout et sa mort fut celle du juste ».

Si pieux qu'il fut, il était père et chef de famille et le resta jusqu'au dernier soupir. Pendant les huit derniers jours il voulait sans cesse auprès de lui son fils aîné. Sans doute il avait toujours à lui renouveler quelques recommandations, à le confirmer dans les enseignements qu'il avait toujours donnés aux siens par la parole et par l'exemple. Ne voulait-il pas aussi jouir encore de la présence de ce premier fils, polytechnicien comme lui, officier comme lui, rappel vivant de tout un passé de tendresse et d'honneur ? Faiblesse humaine direz-vous. Non, mais dernière récompense

mortelle, amplement méritée par ce cœur, si bon, fidèle à toutes ses promesses et à tous ses serments. Rendre les derniers devoirs à un tel homme était pour ses amis, affliction et satisfaction tout ensemble, et c'est pourquoi le 21 septembre 1929 nous le suivions en si grand nombre. C'était encore ce jour-là, comme lorsque nos âmes prirent réellement contact pour la première fois, une jolie matinée d'automne.

Le soleil avivait l'éclat de cette pompe militaire à laquelle avait droit le Général Germain, et l'empressement de ses chefs, et des camarades à s'y associer adoucissait par cette nuance de cordialité la rigide beauté des troupes rendant les honneurs. Notre Compagnie y était en grand nombre et tous nos confrères à ce moment à Metz, ou dans la région, étaient présents...

Le long cortège se déroula ensuite du boulevard Clemenceau à l'église Saint-Martin, sa paroisse, et nous arrivâmes enfin sur cette colline, où dorment tant de vieux Messins, où sont ensevelis tant de souvenirs du vieux Metz. Devant le cercueil, que dorait encore le soleil, le général Berthélémy, au nom du général Lacapelle, commandant la 6^{ème} Région et de tous les officiers de la garnison de Metz, de l'arme du Génie, de l'Association nationale des officiers en retraite de la Moselle, de la fondation Carnegie et en son nom personnel, prononça une allocution qui résumait, dans la concision et la correction que Germain appréciait, la vie de son ancien chef et ami sans rien oublier. Il restait cependant encore à adresser à Germain l'hommage de tous les inconnus qu'il avait aidés, obligés, guidés ou secourus de toutes manières, dans maintes circonstances volontairement laissées ignorées par délicatesse.

C'est cet hommage qu'en quelques mots très simples offrit ensuite avec les larmes de tous, votre Président,

J'ai fait appel pour dresser le tableau sommaire de sa vie à ceux qui l'ont connu, parce que je tenais avant tout à être véridique et que seuls pouvaient témoigner ceux qui avaient travaillé avec lui, et j'ai volontairement écarté de cette étude toute recherche littéraire. C'est par respect pour les siens, pour vous, et pour moi-même que j'ai agi ainsi. Il fut et restera pour moi un modèle à beaucoup de points de vue et depuis plusieurs mois son souvenir ne m'a plus quitté. Ne le voyez-vous pas tel que nous l'avons connu, avec sa taille svelte, son allure souple, ses sourcils noirs et touffus, ses moustaches épaisse et, au milieu derrière le lorgnon, ce regard vif qui ne pouvait jamais rester sévère bien longtemps ? Combien de fois l'ai-je évoqué ce regard qui me plaisait ?

Je n'aurais jamais pu le soutenir si j'avais, par de maladroites recherches de style, altéré de quelque ma-

nière que ce fût, l'unité, la simplicité harmonieuse et la gravité d'une telle vie. Cependant c'est avec passion que je parle de lui. Je ne m'en cache pas. J'aimais Germain et comme la vérité et l'amitié pouvaient ici s'accorder, j'ai rendu la main à mon affection pour lui, avec la certitude que ce faisant je ne manquerais pas à la justice.

Un cœur Messin. C'est par là que j'ai commencé et que je termine ce trop long essai biographique.

Metz heureuse et prospère sourit à ses premiers battements, et c'est à Metz, reconnaissante et libre, qu'il cessa de battre. Entre temps il avait vibré, avec quelle ardeur, en vrai Français qu'il était, mais seulement pour les nobles causes, pour la Famille et pour la Patrie. *Age quod agis.*

Chaque chose à sa place et en son temps. Cette devise avait été la sienne ; et il l'avait appliquée avec une rigueur que seule adoucissait la tendresse divine à laquelle il l'avait empruntée. « J'ai vraiment bien peu mérité », murmurait-il avec humilité à l'un de nous, confident des dernières journées.

Nul n'est bon juge dans sa propre cause, mes chers confrères, et c'est nous qui, à même maintenant d'apprécier l'oeuvre de notre ami, pouvons affirmer au contraire que si, dans notre chère France, la liste est longue des hommes ayant de toutes façons honoré la Patrie à laquelle ils s'étaient entièrement consacrés, c'est dans les tout premiers noms de cette liste qu'il faut inscrire celui d'Edmond Germain, de Metz, général français.

* Fais ce que tu fais. (Incitation à faire correctement ce qu'on entreprend.)

Lorsque nous consultons le rapport « *Le Télégraphe aérien*, par le GÉNÉRAL GERMAIN, membre titulaire de l'ACADEMIE NATIONALE DE METZ, voir notre bulletin N°35, nous avons la certitude qu'il n'a pu consulter les registres Rogelet en sténographie.

Il ne cite, en effet, que des anecdotes manuscrites, telle celle de la chute de Rogelet sur la toiture du Palais du Gouvernement et des deux feuilles du Vocabulaire emportées par une rafale de vent.

C'est par ces pages sténographiées que l'on a pu établir en 1998, le tracé de la Ramification Metz-Mayence et sa fermeture après l'invasion par la coalition des alliés. Ramification au départ de Metz qui ne correspond pas au rapport du Général Germain. Notre chance, celle d'avoir pu profiter de la traduction faite par Madame Barthelet de ces registres sténographiés. Et par ce fait apporter une pierre de plus à l'Histoire de la Télégraphie.

La rédaction.

La Crimée, suite précédent bulletin, curieusement d'actualité, ces jours-ci !

En ce qui nous concerne, notre recherche, c'est le télégraphe, rien de plus.

Que disions-nous, page 458 du précédent numéro : « Mais aussi, nous faire remarquer que le télégraphe en question avait un autre usage que celui de Chappe. Il transmettait des signaux aux bâtiments de la Marine et par ce fait était plutôt sémaphore que télégraphe. »

Deux documents, ci-dessous, avec un zoom (ci-contre) du télégraphe en question, confortent la thèse du sémaphore. Que voyons-nous après la prise de Sébastopol ? Le drapeau Français qui surmonte la station télégraphique construite par les Russes, mais aussi un télégraphe, non Chappe, mais le sémaphore de Charles Depillon (voir page suivante).

A lire « *Annales maritimes et coloniales*, Imprimerie royale 1843 »

«.....Lorsque des vents violents ou contraires ne permettent pas aux pilotes d'aller à la rencontre des navires, on hissera le grand pavillon russe sur le télégraphe, et on indiquera aux capitaines la route qu'ils doivent suivre de la manière suivante : quand le pavillon sera incliné à l'E. ou à -l'O., le navire devra se tenir du même côté, jusqu'à ce que le pavillon soit placé perpendiculairement; alors il gouvernera d'après la ligne du compas et continuera sa route.

Le grand pavillon russe sur le télégraphe indiquera aussi, lorsque la mer sera calme à l'embouchure du





fleuve, que le chenal a 14 pieds anglais (4m,25) de profondeur; mais ce chenal étant exposé à de fréquents changements, ainsi qu'on.....etc...»

Donc, télégraphe ou sémaphore : idem !!

Pour conclure : Télégraphe Chappe en Crimée ? Faute de documents, il est permis d'en douter.

Ci-contre à droite croquis de celui de Depillon.

Pour en savoir plus sur le sémaphore Depillon :

<http://archimer.ifremer.fr/doc/2007/rapport-3419.pdf>

<http://archimer.ifremer.fr/doc/2007/sup-3419.pdf>

Dépôt légal septembre 2009. ISSN 1637 - 3456 ©

Directeur de la Publication : Marcel Malevialle.

Rédacteur : M. Gocel.

Secrétaire : Roland Lutz.

Site Internet : www.telegraphe-chappe.eu

Webmestre : Bernard Lafont

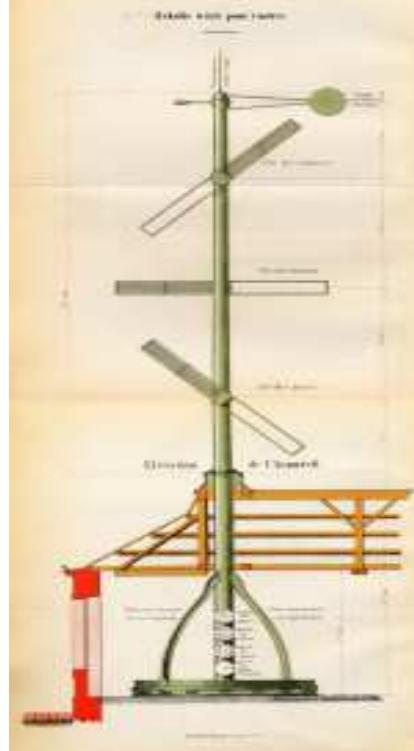
Adresse mail : chappebansaintmartin-rl@hotmail.fr

Tél. : 03.87.60.47.57.

Le RU-BAN, 3 avenue Henri II,

57050 Le Ban Saint-Martin

SÉMAPHORE TOURNANT EN TOLE.



Allo !

Allo ! Promis, je serai présent
à la réunion de mai 2014

